



Un blanc ! s'écria Mister Steadily. (page 147)

résigner à voyager seul.

— Il s'est enfui de peur, sans doute, dit le Rossai... Je dois avouer que tout à l'heure j'ai été sur le point de prendre également la poudre d'escampette.

— Quant à moi, dit Jeannot, j'ai fourré la tête sous les couvertures.

— Si Taupin s'est enfui et s'il ne parvient pas à retrouver le chemin du camp, il est irrémédiablement perdu, dit Tarara, car dans la forêt il sera, sans nul doute, dévoré par les bêtes féroces.

— Il faut que nous allions le chercher, dit le Rossai. J'enverrai deux hommes au village... s'il n'est pas là...

— Nous pénétrerons dans la forêt.

— Ce serait une folie... Ce serait un véritable suicide ! Com-

ment trouver quelqu'un dans une pareille forêt ? Et même menacés de mort, les nègres refuseraient de vous suivre. Ils connaissent trop bien le danger d'une excursion nocturne dans une forêt vierge aussi épaisse et aussi étendue, où l'on n'est pas même en sûreté en plein jour !

— Espérons que Taupin s'est réfugié au village, ou qu'il ne s'est pas enfui trop loin, de façon qu'il puisse retrouver le camp à la lueur de nos feux...

L'on attendit avec impatience et inquiétude le retour des deux noirs qui furent envoyés au village nègre.

Lorsqu'ils revinrent, disant qu'au village nul ne pouvait donner des renseignements au sujet de la route que Taupin avait suivie, attendu qu'on ne l'avait pas vu, le Rossai fit encore un effort pour décider Mister Steadily à se mettre à la recherche du malheureux, suivi des soldats.

Le maître demanda l'avis du conducteur de la caravane, et comme Tarara insista à nouveau sur le danger que présenterait pareille expédition, qui coûterait sans doute quelques vies humaines, l'on décida d'attendre le jour pour battre la forêt.

Dès qu'il fit jour, la petite troupe de soldats, avec Mister Steadily, le Rossai et Jeannot, armés de pied en cap, en tête, se dirigea vers la forêt...

Ils suivirent à peu près le même chemin que Taupin, lorsque celui-ci s'était enfui, avec le soko à ses trousses.

Ils avaient déjà fait un bon bout de route, sans avoir réussi à découvrir les traces du disparu, lorsque tout à coup ils entendirent des détonations, non loin de l'endroit où ils se trouvaient.

Ce devait être Taupin...

— Qui sinon tirerait des coups de revolver dans cette forêt vierge ? Les moricands des environs ne possèdent point de pareils joujoux...

Ils s'élancèrent dans la direction d'où étaient partis les coups et retrouvèrent enfin leur compagnon, étendu, privé de sentiment, sur le cadavre du fauve.

Lorsque Taupin rouvrit les yeux, il se trouvait étendu sur une couchette, dans la tente de Mister Steadily...

Il vit le Rossai et Jeannot assis au pied du lit.

— Taupin redevient vivant ! s'écria Jeannot.

— Mister Steadily ! s'écria à son tour le Rossai, Taupin vient de rouvrir les yeux !

Le maître s'approcha de la couchette...

— Eh bien ? Comment vous sentez-vous, à cette heure ? demanda-t-il.

— Je suis raide comme un pieu, fut la réponse... Je suis rompu,

moulu, mais je suis pourtant heureux de m'en être tiré à si bon compte... En ce moment, je pourrais déjà être à moitié digéré par l'animal que j'ai tué, et ce ne doit pas être là une sensation bien agréable...

— Mais dites nous pourquoi tu t'es enfui dans la forêt ?

— Je dois vous avouer, maintenant que tout me revient petit à petit, et que les événements s'éclaircissent un peu, que je ne sais pas trop bien comment tout s'est passé.

Je n'avais pu m'endormir... J'étais très nerveux... C'est sans doute à cause de cette surexcitation que la frayeur m'a tellement pris que je ne savais pas trop ce que je faisais...

— En tout cas, vous vous en êtes bien tiré !

— En effet !

Taupin saisit la main de son maître et voulut y appliquer un baiser. Mister Steadily retira sa main...

— Laissez-moi vous remercier, Monsieur, de vous être mis à ma recherche ! Si vous m'aviez abandonné à mon sort...

— Je ne serais pas digne d'être Anglais ! interrompit Steadily en s'éloignant.

— Tu as dû avoir une belle peur ! dit le Rossai.

— Oui et non, répondit Taupin, qui se sentait de nouveau maître de lui et ne voulait pas être pris pour un poltron.

— Mais raconte-nous donc comment tout cela est passé... Je dois te dire que je n'y comprends rien !

— Ecoutez ! Je vais vous raconter de fil en aiguille ce qui m'a poussé vers la forêt... Si le maître vous en parlait, vous pourrez le lui rapporter...

Il vous croira, sans doute, tandis qu'il apprend le récit de l'événement de ma bouche, il pourrait se montrer incrédule...

J'étais étendu tout éveillé dans mon lit, après avoir eu plusieurs fois le cauchemar, et avais vu dans mon rêve toutes sortes de bêtes, de monstres fantastiques, qui voulaient me déchirer, me ténasser... Que sais-je...

Tout à coup j'entendis du bruit dans la chambre de Mister Steadily...

Je me dresse sur mon séant...

Un coup de feu retentit...

Je saisis mon arme, pour me précipiter à l'aide de mon maître, mais au même moment, un être vivant parut, bien plus grand, plus large que moi, couvert de poils, et au visage repoussant, où deux yeux brillaient comme des escarboucles.

— As-tu si bien pu voir cet animal ? demanda Jeannot.

Taupin lança un regard mécontent sur le gamin, et sans lui donner de réponse, poursuivit :

— L'animal se précipita sur moi et m'entoura de ses longs bras... J'étais pris comme dans un étau et je sentais l'haleine du monstre, qui serrait de plus en plus son étreinte... J'allais être étouffé, littéralement étouffé, lorsque je fis une tentative pour me dégager... Je me sentais une force inconnue, la force qui vous anime en ces moments de danger... D'un seul effort, je pus me dégager et repousser mon ennemi...

— Mister Steadily s'était-il enfui ? demanda le Rossai.

— Et nous dormions comme des bienheureux, sans nous douter de rien, ajouta Jeannot.

— Si vous persistez à m'interrompre de la sorte, je ne dirai plus rien... Comprenez donc qu'il me faut cinq minutes pour raconter tout cela, qui en réalité, n'a pris que quelques secondes...

Que me restait-il à faire ?

— Prendre ton revolver, et tuer l'animal, puisque tu avais réussi à te dégager...

Taupin se tut un instant.

Mais l'esprit d'à propos du gamin de Paris lui vint en aide et il poursuivit d'un ton calme :

— J'y ai songé un moment... mais heureusement je pensai immédiatement à vous deux, qu'une de mes balles pouvait fort bien atteindre.

L'animal voulut renouveler son attaque...

Je lui appliquai encore un solide coup de poing au beau milieu de son visage affreux et je sortis en courant.

Le monstre me suivit de près...

Il allait sans doute me rattraper et m'étouffer...

— Et ton revolver, dit encore le Rossai qui semblait n'ajouter que peu de foi au récit héroïque de son ami...

— Je dois vous avouer qu'en ce moment mes idées n'étaient pas très lucides... reprit Taupin... Ce n'était pas que j'avais peur, mais je ne raisonnais plus, si bien que j'oubliai de me servir de mon arme...

Je courus donc vers la forêt...

Je me disais qu'une fois arrivé entre les arbres, je trouverais une occasion pour tirer sur l'animal...

— Tu t'es donc souvenu tout à coup que tu avais un revolver en main ?... Oui, cela se passe ainsi dans ces moments de danger... Je m'en doute ! dit le Rossai d'un ton narquois.

Taupin n'y sembla prendre garde et poursuivit :

— L'animal me poursuivait, mais lorsque je me retournai, dans la forêt, il avait disparu...

Me voilà, revolver au poing...

— Un revolver encore plein de cartouches, dit encore le Rossai.

— Et dans l'obscurité, ajouta Jeannot. Tu n'avais pas emporté de lumière, pas de lanterne ?

— En voilà une question !

— Mais tu aurais pu saisir la lanterne de Mister Steadily, en sortant de la tente, pour mieux voir où tu allais atteindre l'animal.

— Tais-toi donc Jeannot, dit le Rossai, ou nous ne saurons jamais la fin de l'histoire, qui doit encore être plus intéressante, puisque Taupin s'est mis à la chasse au tigre, armé de son revolver encore garni de ses six balles ..

— Vous avez beau rire ! dit Taupin. Je voudrais vous y voir.

Dans la forêt, il faisait sombre comme dans un four, et partout retentissaient les hurlements des bêtes fauves... Je n'étais pas rassuré du tout... Je résolus de rentrer au camp, et revins sur mes pas... Du moins, je me l'imaginai... mais j'ai dû prendre une mauvaise route, car je m'aperçus bientôt que je m'étais fourvoyé, lorsque je ne découvris nulle part les feux du camp...

Durant quelques temps, j'explorai les environs, mais je ne parvins point à trouver la bonne direction...

Tout à coup, j'entendis, à proximité, les hurlements d'un tigre... Je m'arrêtai...

Les hurlements s'approchèrent, et, avant que je puisse me rendre compte de ce qui se passait, j'aperçus deux points lumineux devant moi, qui devaient être les yeux du fauve... J'entendis celui-ci bondir au-dessus de ma tête... Ce ne fut pas un moment agréable.

— Je te crois, dit le Rossai... Alors tu as pris ton revolver et tu as tiré dans la direction des points lumineux, que tu devais voir briller de l'autre côté, après le bond ?

— Toi, tu l'aurais fait, sans raisonner, comme toujours... Tu aurais brûlé tes balles, sans les ménager, et, une fois le revolver vidé, le fauve se serait jeté sur toi et t'aurait dévoré...

— C'est vrai, le fauve a dû se dire : attention, cet individu a un revolver !

— Je ne sais pas ce qu'il a dû se dire, reprit Taupin d'un ton mécontent. Mais il allait faire jour, et lorsque j'y vis clair, je n'ai pas hésité un moment à me défendre, à vendre chèrement ma vie... D'un bond, je me trouvais sur le corps du tigre, j'ignore encore comment, et je jouai du revolver .. Au même instant, je reçus un coup de patte sur la tête, et telle était la force du tigre, que je m'évanouis.

Vous savez mieux que moi ce qui s'est passé ensuite.

— Attirés par le bruit des détonations, nous sommes accourus, et nous vous avons découvert dans une attitude bizarre. Mais comme tu viens de nous dire comment tout s'est passé, cette attitude s'explique...

— Comment cela ?

— Nous t'avons trouvé assis à califourchon sur le tigre, et tenant son cou des deux bras...

— Tiens !... Mais oui... J'ai oublié cela... J'aurai voulu étrangler la bête... Oui, ça a dû se passer ainsi, et le tigre...

— Etait aussi fort qu'un tigre peut l'être. Sa peau est en train de sécher sur deux pieux. Il avait une belle toison.

— Je l'emballerai, pour l'emporter en Europe... Je pourrai montrer la preuve de ce que j'avance, si on se montrait incrédule en entendant le récit de mon aventure...

— Et nous viendrons témoigner, n'est-ce pas, Jeannot ?

— Assurément, et plus encore ! fut la réponse.

— Comment ? dit Taupin. Que veux-tu dire par là ? Plus encore ?

— Ceci, répondit Jeannot : Ne te gêne pas si tu veux ajouter encore quelques péripéties... Nous te croirions sur parole, si tu ajoutais même au récit une tigresse et six jeunes tigres.

Taupin ne souffla mot.

Mais quand le Rossai rapporta à l'Anglais le récit de Taupin, agrémenté encore de quelques péripéties, le maître sourit d'un air incrédule.

— Si jamais nous chassons le tigre, dit-il, Taupin ira en tête... Il n'a qu'à sauter sur la bête et à l'étrangler.

---

## CHAPITRE 15

---

### Une découverte du Rossai.

Comme nous l'avons dit, le conducteur de la première partie de la caravane qui conduisait nos amis à l'intérieur du Congo, était un brave homme, fidèle, attaché à son maître, probe et intelligent.

Malheureusement, le conducteur de la seconde partie, avec laquelle Limiet était parti, était tout juste l'opposé.

Ce nègre semblait le modèle de tous les vices de sa race. Il avait des instincts pervers, était malhonnête, inintelligent, et n'avait aucun attachement pour son maître.

Monsieur Limiet, qui, comme on l'a pu constater, avait beaucoup d'expérience et de psychologie, avait immédiatement vu avec qui il avait à faire. Il résolut de tirer profit des vices du moricaud.

Les mauvaises gens se laissent acheter, et c'est à l'or que Limiet résolut d'avoir recours pour en arriver à ses fins.

Il n'eut pas besoin de faire montre de beaucoup de diplomatie, car le noir comprit immédiatement ce qu'on lui demandait.

Il ne montra pas la moindre indignation, lorsque Limiet lui fit part de ses plans et lui exposa de quelle façon il aurait à l'aider.

Bien au contraire, il s'informa bien vite du montant de sa récompense.

Le vaurien n'avait osé espérer recevoir la somme que Limiet lui offrit. Aussi se déclara-t-il prêt à servir le tentateur.

Il importe peu de savoir ce qui se passa en route.

Nous nous bornerons donc à dire que le voyage se fit dans de bonnes conditions. Aucun obstacle ne se présentant, et, au jour dit, la première partie de la caravane fut rejointe.

Limiet ne se trouvait plus parmi les nègres.

Nous apprendrons bientôt ce qui lui était advenu.

Toute la caravane fut mise sous la conduite de Tarara et le camp fut levé.

Mister Steadily souhaitait atteindre, au cœur du continent noir, un endroit paisible où nul blanc ne viendrait troubler sa quiétude.

Le voyage se poursuivit pendant plusieurs jours, le long des routes monotones ou au travers des forêts séculaires de village en village. Partout l'on récolta un accueil chaleureux, attendu que plusieurs blancs avaient déjà passé par là, laissant sur leur passage quelques traces de civilisation.

Cela ne devait pas durer, car ils allaient bientôt affronter des contrées où nul blanc n'avait encore pénétré, et nul n'aurait su dire ce qui les attendait là.

Ils avaient encore à accomplir les deux tiers de leur parcours.

Certain jour, ils arrivèrent à un cours d'eau, qui ne semblait pas profond. Comme il coupait la route, l'on décida de le passer à gué.

Le hasard, qui joue des tours pendables aux humains, voulut que le Rossai ne passa la rivière qu'avec les derniers porteurs.

Il s'était attardé à tirer une espèce de chèvre, fort commune

dans ces contrées, mais fort difficile à abattre, parce qu'elle est très farouche et rapide comme le vent.

Le hasard donc, voulut qu'il se trouvait dans l'eau aux côtés d'un nègre qui portait son fardeau sans morigéner, mais qui ne frayait pas avec ses compagnons. Ce n'est qu'avec l'ancien chef de la seconde caravane qu'il échangeait parfois quelques brèves paroles.

A vrai dire, ce n'était pas un véritable nègre, car son visage était moins noir que celui de ses congénères, et ses traits, plus réguliers, se rapprochaient plus de ceux de la race blanche.

Il devait être fils d'un Arabe et d'une négresse.

Steadily ne s'occupait pas de ces détails.

Peu lui importait quelle était la physionomie des nègres qui portaient ses colis, il ne s'informait pas de leur origine ni de leur lieu de naissance.

Pourvu que le service fut bien fait, il ne demandait pas mieux que de payer aux porteurs le salaire promis... S'ils regimbaient, il leur faisait appliquer les coups de lanière mérités.

Tarara s'occupait de répartir judicieusement ces deux choses, et l'Anglais ne s'occupait donc pas de sa troupe.

Le Bossai, qui était aussi curieux que peut l'être un gamin de Liège, et je doute que l'on puisse découvrir un être plus curieux, avait tourné souvent autour de ce porteur qui ressemblait si peu à ses collègues, et lui avait souvent adressé les deux mots de Congolais qu'il connaissait.

Jamais le noir n'avait répondu à ses avances, et avait toujours poursuivi sa route, sans même daigner honorer le Bossai d'un regard.

— En voilà un drôle de moricaud, s'était dit notre ami. Il faut que le lui joue un tour de ma façon. Il m'a l'air un peu trop fier... Où la fierté va-t-elle se nicher, bon Dieu ?

— Laisse le donc en paix, avait répondu Jeannot. Qui sait si ce n'est pas un sultan.

— Ne m'en fais pas accroire ! Crois-tu que des sultans s'enrôlent comme porteurs ?

— J'ai lu dans un livre, riposta Jeannot, qu'il arrive souvent que les marchands d'esclave razziaient toute une contrée, dont ils emmenaient tous les habitants, pour les vendre... Les chefs étaient emmenés tout aussi bien que leurs sujets, et vendus comme eux, aux enchères... Il n'y a donc rien d'impossible à ce que je dis. Qui sait si les Arabes marchands de chair humaine ne l'ont pas détroné et vendu, lui aussi ?

— Possible ! Tu m'en diras tant... Tu as appris déjà tant de choses depuis que tu sais lire... Je voudrais bien en être là, mais la lecture, ça n'entre pas dans mes cordes...

— Je t'aiderai.

— Dès que nous nous fixerons quelque part, car tant que nous voyagerons, il n'y a pas moyen.

Le Rossai traversait donc le fleuve aux côtés du noir qu'il avait baptisé depuis sa conversation : Monsieur le Sultan.

Il suivait les efforts que le noir devait faire pour ne pas être entraîné par le courant assez violent et pour ne pas laisser échapper son fardeau, tandis que les autres porteurs semblaient à l'aise dans l'eau, comme s'ils avaient été sur la terre ferme.

Arrivé au bord du fleuve, le Rossai dit :

— Je crois que Monsieur le Sultan n'a pas souvent été en contact avec l'eau.

— Il y a des nègres qui sont dans ce cas, dit Tarara qui marchait à ses côtés. Ceux qui habitent les bords d'un fleuve savent très bien nager et se baignent presque journellement. Ils sont à peu près propres. Mais ceux qui n'habitent pas à proximité d'un cours d'eau ne se lavent jamais, se couvrent de matières grasses et je puis vous assurer qu'ils répandent une odeur qui n'a rien de particulièrement agréable.

— Ce doit donc être le cas pour Monsieur le Sultan, répartit le Rossai.

Il examina encore attentivement l'étrange nègre qui marchait devant lui et tout à coup ses traits exprimèrent une vive stupéfaction.

Un cri d'étonnement lui échappa.

— Qu'y a-t-il ? demanda Tarara.

Le Rossai comprit instinctivement qu'il valait mieux ne rien dire de ce qu'il avait remarqué.

— J'ai marché sur un caillou pointu, dit-il, et j'ai manqué me fouler le pied. Cela me fait mal.

Qu'est-ce que le Rossai avait donc pu découvrir ?

C'est ce que nous allons apprendre par la conversation qu'il engagea immédiatement avec Taupin, en ces termes.

— Sais-tu ce que je viens de voir ?

— Et bien ?

— Monsieur le Sultan, ce nègre à figure humaine...

— Et bien, oui, je le connais, c'est un paresseux !

— Il déteint !

— Je ne comprends pas.

— Lorsqu'il se trouvait dans l'eau il avait des jambes parfaitement noires.

— Comme toujours, c'est naturel !

— Mais après son bain, ses jambes étaient bien moins noires et présentaient des taches blanches.

— Parce qu'elles étaient mouillées !

— Mais non ! As-tu jamais entendu qu'un nègre change de couleur en se baignant ? On m'a toujours assuré qu'il était impossible de blanchir un nègre.

— Allons y voir.

— Faisons en sorte qu'il ne s'aperçoive de rien, car je crois que le gaillard est à craindre. Si j'ai bien vu, la découverte est importante et révèle quelque nouveau mystère. Tu sais que notre maître a beaucoup d'ennemis... Il en a peut-être ici, au Congo. Il faut que nous soyons prudents.

Tout en parlant et en faisant mine d'admirer le paysage, ils ralentirent leur marche et se trouvèrent bientôt en queue de la caravane où Monsieur le Sultan, aux jambes devenues claires, marchait sous son fardeau.

— En effet, dit Taupin, cela n'est pas naturel. Il faut que nous avertissions immédiatement le maître. Il se peut que ce soit un effet de l'eau, mais je n'ai jamais rien vu de pareil.

Ils s'approchèrent de Mister Steadily et lui firent part de leur découverte.

A son tour, l'Anglais alla examiner les jambes de Monsieur le Sultan.

Mais il ne s'y arrêta pas. Il examina le nègre sous toutes ses faces.

C'était la première fois qu'il examinait attentivement l'un de ses serviteurs noirs.

Le nègre sembla n'y prêter aucune attention et poursuivait sa route.

— Dès que nous aurons planté les tentes, dit Steadily, nous nous occuperons de cette affaire. Des nègres qui déteignent en route ne m'inspirent aucune confiance. Votre revolver est-il chargé, Taupin ?

— Oui, Monsieur.

— Et bien, ne perdez pas le type de vue. Inutile de vous servir de votre arme... Si le type faisait mine de s'enfuir, vous n'avez qu'à vous jeter sur lui et à l'étrangler.

— Comme j'ai fait avec le tigre, dit Taupin sans sourciller. Ça me connaît, Monsieur !

Dès que le camp fut établi, à la tombée du soir, Mister Steadily fit venir dans sa tente le chef de la seconde caravane, tandis qu'il ordonnait de saisir le nègre moucheté, qui avait, de nouveau, les plus belles jambes noires du monde, ce qui fut fait malgré les exclamations bien congolaises que l'individu fit entendre.

Steadily ordonna à Tarara de poser au chef de la seconde caravane les questions suivantes :

— Comment se fait-il que les jambes d'Okapi déteignent ?

Le nègre montra le visage le plus stupide dont jamais nègre ait pu s'enorgueillir.

— Le maître plaisante, dit-il. Un nègre ne change pas, il est le même dans l'eau que sur la terre ferme.

— Sauf qu'il s'y mouille, dit le Rossai.

— Le maître dit, reprit Tarara, que tu auras cent coups de bâton si tu ne dis la vérité.

L'interpellé répondit imperturbablement :

— Okapi est nègre.

— De quelle tribu ?

— Je n'en sais rien.

— D'où vient-il ?

— Je l'ai vu à Boma et je l'ai enrôlé comme porteur... Je n'en sais rien de plus.

— Vous n'en tirerez rien de plus, dit Tarara. Des gaillards de cette trempe n'avouent jamais. Si vous les attrapiez sur le fait ils nieraient encore.. Ils sont faits ainsi !

— Peut-être dit-il la vérité ! Nous le saurons vite. Que l'on fasse venir le nègre tacheté.

Cet ordre fut exécuté, et Monsieur le Sultan, pieds et poings liés, fut porté dans la tente.

Tarara l'interpella en congolais.

L'homme ne répondit point.

— Ne me comprenez-vous point ?

Même silence.

— Quelle langue parle-t-il ?

Cette question s'adressait au chef de la seconde caravane.

Lui aussi semblait frappé de mutisme.

— Nous aurons difficilement d'explication sur ces taches, dit Mister Steadily, si aucun des deux ne se décide à parler.

— J'ai peut-être trouvé le moyen de lui rendre la parole, dit le Rossai.

Et, se postant près du nègre garotté, il se mit à lui frotter la face avec un chiffon qu'il avait imbibé d'eau savonnée.

Le nègre hurla de fureur, comme une bête féroce, mais il lui était impossible de bouger, et il ne put donc empêcher le Rossai de continuer son opération.

Lorsque le chiffon découvrit enfin son visage, celui-ci présentait une joue blanche, ou plutôt toute rouge.

— Un blanc ! s'écria Mister Steadily.

— Oui, répondit le nègre garotté, en pur anglais. Oui, un blanc. Il serait fou de le nier davantage. La fatalité me poursuit encore.

— Qui êtes-vous ? demanda Steadily.

— J'ai joué gros jeu, et j'ai perdu. Je vous fais toutes mes excuses.

— Paroles inutiles que tout cela, je désire savoir qui vous êtes.

— Un malheureux qui est venu chercher fortune au Congo et dont tous les efforts n'ont pas abouti... mais un honnête homme, Monsieur.

Mister Steadily regarda sa montre et dit d'un ton décidé :

— Si, dans cinq secondes, je ne sais pas qui vous êtes, je vous fais pendre à cet arbre.

— Mon nom ne vous dira rien... Je suis Octave Durand, d'Esneux, en Belgique.

— Votre profession ?

— J'en ai eu plusieurs... En dernier lieu, j'étais cuisinier à bord de l'Anversville.

— Pourquoi vous êtes vous fait enrôler comme nègre parmi mes porteurs et quels étaient vos intentions?... Ne cherchez point à me dire des mensonges, car je saurai vous contraindre à dire la vérité.

— Je n'ai aucune raison de cacher la vérité, Monsieur... Je me trouvais depuis quinze jours déjà à Boma sans trouver à m'employer... Mourant presque de faim, dénué de ressources, j'étais sur le point de me suicider, lorsque j'appris que l'on enrôlait des porteurs pour une expédition à l'intérieur du pays... Je savais parfaitement que l'on eut refusé un blanc, comme n'étant pas capable de supporter les fatigues du voyage... Cela me donna l'idée singulière de me déguiser en nègre... L'on m'accepta, et sans ce maudit goût, je serais encore à votre service comme porteur.

Mister Steadily réfléchit un instant.

Puis il dit :

— Je pourrais vous chasser d'ici, mais ce serait vous condamner à une mort certaine... Si les nègres antropophages ne vous prenaient pas pour déjeuner, les fauves le feraient... Je ne veux point être si cruel... Je vous conserverai à mon service, comme porteur, puisque vous avez prouvé qu'un blanc sait parfaitement se prêter à ce rude métier... Mais si vous aviez quelque autre intention, si vous n'aviez pas dit la vérité, faites en sorte que je ne le découvre pas, car sinon...

Et Mister Steadily fit le geste de cravater quelqu'un avec une corde.

— Il vous est libre de vous laver ou de vous repeindre... Non ! Si vous avez d'autres vêtements, j'exige que vous nous accompagniez sous votre aspect véritable...

— Je ne possède d'autres vêtements que cet accoutrement de noir.

— En ce cas, vous nous suivrez ainsi, sans vous repeindre... Ce sera là votre punition... Je désire voir votre véritable visage.

Et, s'adressant à Tarara :

— Je vous ordonne de ne pas perdre cet individu de vue et de m'instruire de ses moindres faits et gestes... S'il voulait quitter la caravane sans ma permission, vous êtes en droit de le tuer d'un coup de revolver; vous avez compris ce que je viens de dire, nègre blanc!

— Parfaitement, Monsieur, et je vous en remercie.

— Soit, allez vous laver maintenant.

En disant ces mots, Mister Steadily tourna le dos à l'homme et s'éloigna.

L'étranger, suivi de Tarara, se dirigea vers la tente du chef de la caravane, où il fit disparaître la couleur noire qu'il avait si habilement appliquée sur sa poitrine, ses bras et ses jambes.

Une brosse dure, et un peu de savon, transformèrent un peu de temps, le nègre en Européen...

Mais, quand il eut remis les vêtements de porteur qui l'avaient couvert jusque là, il présentait un aspect si drôlatique, que Tarara lui procura un manteau, un vêtement arabe, qui lui couvrait tout le corps, si bien qu'il pu reprendre sa place parmi les noirs, sans exciter leur hilarité.

Lorsque Monsieur le Sultan sortit de la tente, Jeannot ne se trouvait pas loin de là, à regarder de jeunes nègres du village voisin, qui étaient venus apporter des provisions au camp, et qui s'amusaient maintenant à tirer de l'arc.

Lorsque le petit vit l'Arabe, il le regarda fixement.

Puis il jeta un cri et s'enfuit aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

— Je crois que ce damné gosse m'a reconnu, grommela Monsieur le Sultan. S'il en est ainsi je suis perdu, et si je me risque à prendre la fuite, on m'envoie une balle dans le corps... L'infâme Anglais l'a d'ailleurs parfaitement dit: si les nègres ne me transforment pas en gigot, les fauves me dévoreront tout crû... Il ne me reste qu'à attendre les événements.

Jeannot s'était dirigé vers la tente de Mister Steadily, où il arriva hors d'haleine.

Il cria au Rossai :

— Le vaurien qui m'a fait enlever par les Arabes, est ici !

— Tu rêves ?

— Je l'ai vu !

— Où cela ?

— Dans le camp !

— Montre le moi.

Les deux garçons quittèrent la tente et virent l'Arabe qui, suivi de Tarara, venait se présenter à Mister Steadily, comme celui-ci l'avait ordonné.

— Le voilà ! dit Jeannot.

— Tu as raison, dit le Rossai. C'est l'homme. Il me semblait bien avoir déjà vu quelque part ce nègre blanc, mais je ne savais me rappeler où j'avais fait sa connaissance.

Il tira son revolver et s'approcha du pseudo Arabe.

— Vous êtes l'homme qui a fait enlever mon petit frère à Mustafa, n'est-ce pas ?

— Je ne cacherai point que je suis l'homme que vous avez failli étrangler à Mustafa... Mais je dois ajouter que j'ai les meilleures intentions du monde, et que c'est dans l'intérêt de Jeannot de ne pas dire à Mister Steadily que je me trouve ici... Je vais vous le dire en deux mots, en wallon, car ce satané noir qui ne me perd pas de vue tend déjà l'oreille...

— Inutile de poursuivre... Je suis parfaitement persuadé que vous allez me raconter des mensonges... Racontez donc tout à Mister Steadily ! Il semble bien vous connaître et nous saurons tout de sa bouche... Pourtant, je crois que le maître ne vous réservera pas un accueil très favorable...

— Je ne veux de mal à personne...

A ce moment, Mister Steadily sortit de la tente.

Il jeta un regard sur l'ancien nègre, qui s'inclinait profondément devant lui et voulut s'éloigner.

Le Rossai l'arrêta...

— Monsieur, dit-il, j'ai encore découvert quelque chose.

— Et quoi ?

— Regardez bien cet homme... Vous le reconnaissez... Vous l'avez déjà vu...

L'Arabe s'inclina plus profondément encore...

— Lève la tête ! ordonna Mister Steadily.

L'imiet obéit.

— C'est lui ! s'écria l'Anglais.

Et, s'approchant de L'imiet, il lui saisit le bras.

— Vous ! Vous avez osé faire cela ?

— En effet !

— Et je ne vous avais pas reconnu !

Un instant, Steadily, en reconnaissant son prétendu ennemi, avait perdu son sang-froid, mais il se ressaisit immédiatement.

— Je me suis souvent dit que j'avais eu tort, à Mustafa, dans la demeure de l'Arabe, de ne pas vous envoyer rejoindre vos pères... Là-bas, cela aurait pu me causer beaucoup d'ennuis, tandis que je puis faire, ici, ce qui me plaît...

Et, s'adressant à Tarara :

— Liez lui les mains derrière le dos.

Cet ordre fut exécuté immédiatement.

Steadily se tourna vers L'imiet :

— Suivez-moi dans ma tente. J'ai à vous demander quelque chose... Sachez bien que votre vie dépend de votre réponse.

Arrivé dans la tête, Steadily reprit :

— Depuis votre départ d'Alger, avez-vous été en rapport avec lord Astry ?

— Je vous le répète : votre vie est menacée ! Si vous me dites ce que je veux savoir, je vous ferai reconduire sous bonne escorte, à Boma. Si vous tâchez de m'en faire accroire, je vous ferai pendre, aussi vrai que je suis anglais !

Je suis Oscar Limiet, et je viens ici pour ramener le fils de la comtesse de Brémont...

— Je vous ai demandé, avez-vous, depuis mon départ d'Alger, à bord de « The Sea Mew », été en relations avec lord Astry ? J'ajouterai : avez-vous des lettres de lui ?

— Je ne connais point lord Astry.

— Vous jouez gros jeu.

— Vous vous trompez !

— Pour la dernière fois : voulez-vous me répondre ?

— Je ne puis que vous répéter que je suis chargé de ramener le fils de la comtesse, Jeannot Métau, qui, avec son soi-disant frère, le Rossai...

— Je n'entends plus longtemps continuer cette plaisanterie. Vous voulez rester fidèle à votre maître... Vous ne voulez pas trahir Astry... C'est beau, je le confesse, mais cela ne fait pas mon affaire. Je vous donne deux heures de réflexion, et si, alors, vous ne voulez pas m'avouer ce dont Astry vous a chargé, votre dernière heure aura sonné.

— Mais je puis vous prouver que je suis Oscar...

Steadily l'interrompit.

Il tira un sifflet de sa poche et y appuya les lèvres.

Un son aigu retentit.

Tarara entra dans la tente.

— Surveillez cet homme comme s'il était votre ennemi mortel...

— Mais, Mister Steadily, si vous me permettiez de dire deux mots, le malentendu qui nous sépare serait vite éclairci... Le fils de la comtesse de Brémont a...

— Il suffit.

Il fit un geste : Tarara saisit Limiet par le bras et le poussa hors de la tente.

— Jamais je n'ai encore rencontré un entêté pareil... s'écria Limiet. Il veut à toute force que je connaisse Lord Astry et que je le trahisse... Jamais je n'ai entendu ce nom... Steadily est fou, archifou !

Et, s'adressant au Rossai, qui se trouvait, avec Jeannot, à quelques

pas de la porte de la tente :

— Dites-moi, poursuivit-il, connaissiez-vous par hasard un lord Astry?

— Je vois avec plaisir, dit le Rossai, que Mister Steadily n'a pas grande confiance en vos mains... c'est pourquoi il les a fait lier, sans doute.

Puis, s'adressant à Tarara :

— Je vous conseille de lui lier également les deux échasses, car le gaillard sait courir, je vous l'assure...

Cette moquerie eut raison du flegme de Limiet.

— Tais-toi, vilain garnement ! s'écria-t-il.

Inutile de dire que le Rossai était en mesure de rendre au centuple pareille attaque.

Il se retrouvait dans son élément.

Il plaça ses deux mains à la bouche, en manière de cornet d'appel, et Monsieur Limiet s'entendit appeler :

— Beau Monsieur !... Voleur d'enfants !... Nègre blanchi ! et mille autres noms puisés dans le vocabulaire des polissons.

Tarara poussa Monsieur Limiet dans la tente, en le rudoyant et, maîtrisant sa résistance, il lui lia les deux jambes.

— Cela est parfaitement inutile, mon cher Tarara !... Je ne songe pas à m'enfuir d'ici... Ne serrez pas la corde trop fort, de grâce... M'est-il permis de m'asseoir ?

— Voilà qui est fait, dit Tarara. Je veux bien vous avertir qu'à la porte de la tente je place un nègre en faction, armé de son arc, et s'il devait arriver que vous vous défaisiez de la corde pour aller faire une petite promenade, il vous prouvera son adresse, à vos dépens.

— Vous m'avez l'air d'un nègre de bonne humeur ! dit Limiet. Vous avez une manière toute particulière d'emprisonner les gens. Mais dites-moi, mon brave Tarara, avant de m'abandonner à mon malheureux sort, si vous connaissez lord Astry ?

— Ce ne sont pas là mes affaires !

— Bien répondu, mais ce sont les miennes... Si vous saviez me donner quelques renseignements au sujet de ce milord, je vous donnerais...

Tarara, sans plus s'occuper de Limiet, sortit de la tente.

— Il n'est pas très poli, Monsieur Tarara, se dit le prisonnier. Si je pouvais me gratter la tête, je ne manquerais pas de le faire... Ma situation, à Mustafa, dans les griffes du Rossai, n'était pas des plus enviables... Mais je ne vauds guère mieux, actuellement. Limiet, allons, faites travailler votre cerveau, car d'ici deux heures, vous aurez peut-être la latitude de considérer de haut les affaires du Congo. Cet malheureux fou est parfaitement disposé à me faire pendre.

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---